

STEFAN ZWEIG

III ESSAIS



La Pochothèque

C'était il y a très longtemps, il y a bien des années, et nous étions encore au siècle précédent. J'allais encore à l'école, mais je me souviens très bien de l'émotion qui se manifesta à Vienne, lorsque parut la brochure de Theodor Herzl *L'État juif*¹. Quand je parle d'émotion, il ne s'agit pas de l'enthousiasme fiévreux qui s'éleva plus tard dans le monde juif et s'est transformé depuis, sous le nom de sionisme, en phénomène de portée historique. Ce n'est pas de l'enthousiasme que je garde le souvenir, car cet enthousiasme est né dans des régions très différentes, en Pologne, en Russie, au sein des grandes masses prolétaires opprimées du Judaïsme oriental, qui avaient su conserver intacts leur sentiment religieux et leur foi messianique. L'émotion que j'évoque et dont je garde le souvenir était d'une nature tout à fait différente – c'était de la colère et de la rancœur dans les cercles bourgeois, dans les cercles d'intellectuels juifs viennois. On vivait bien, à l'époque, dans l'Autriche impériale, une vie agréable et dépourvue de gros soucis, et les Juifs ne se sentaient plus opprimés. Ils n'étaient presque plus en butte à la haine ou à l'animosité grossière, mais leurs pères leur faisaient de leur propre jeunesse un récit dans lequel tout était infiniment plus rude, plus difficile et plus hostile. L'opinion généralement répandue à l'époque dans les cercles bourgeois d'Europe centrale était que l'isolement des Juifs et l'antisémitisme étaient des phénomènes en voie de disparition et que ce qu'on appelait la question juive se

1. Theodor Herzl (1860-1904), écrivain, auteur de *L'État juif*, paru en 1896, ouvrage dans lequel il concluait que les Juifs devaient se regrouper pour fonder un État. Ainsi que le décrit Stefan Zweig, cette position se heurta à de nombreuses critiques au sein des milieux juifs occidentaux. Theodor Herzl dirigeait le feuilleton de la *Neue Freie Presse*, le journal libéral viennois, et recruta Zweig alors qu'il était encore très jeune et inconnu.

résoudrait d'elle-même, lentement et sans faire de bruit. Dans ces conditions, vous comprendrez sans peine la rancœur et l'exaspération que dans le milieu juif bourgeois, qui aimait la démocratie et croyait à son triomphe définitif ici-bas comme s'il s'agissait d'une religion – y croyant même depuis longtemps beaucoup plus qu'à sa propre religion –, la brochure de Theodor Herzl devait nécessairement susciter. Pourquoi jeter un pavé dans une mare aussi tranquille? Pourquoi réveiller une question juive qui semblait justement sur le point de s'assoupir pour l'éternité? Pourquoi exhiber une nouvelle fois une particularité juive, pourquoi s'isoler ainsi des autres peuples et des autres religions, alors même que l'assimilation intérieure aurait effacé toutes les différences en quelques décennies?

Je ne souhaite ni exagérer ni fausser la vérité. Je ne voudrais pas donner l'impression d'affirmer que le début du siècle aurait été un âge d'or pour les Juifs européens. Mais cette époque avait un grand avantage sur la nôtre : elle était optimiste. On pensait unanimement que dans nos rapports avec l'ensemble des autres peuples la période la plus difficile et la plus dangereuse était dépassée. Nous croyions tous, ou du moins la majorité des jeunes gens le croyait, qu'après des millénaires d'exil et d'errance ce siècle apporterait enfin la paix à notre peuple. Car tout au long des siècles, qu'est-ce qui n'avait cessé d'attiser la méfiance et l'hostilité contre les Juifs d'Europe? La seule cause visible était l'isolement requis par la religion et les us et coutumes qu'elle dictait. Depuis des centaines d'années, et ce dès la période romaine, les peuples avaient toujours vu d'un œil méfiant ce peuple qui refusait absolument de s'adapter, qui manifestait avec une obstination que personne ne comprenait son désir de conserver sa particularité. Il n'y avait rien que ce peuple ne fit autrement que les autres peuples : il adorait un Dieu qui donnait le frisson à toutes les autres nations, parce qu'on ne pouvait pas le voir, parce que n'existait aucune image de lui ni même de véritable nom, il célébrait le culte de son Dieu dans une langue étrangère, incompréhensible, il écrivait d'une écriture illisible pour les autres. Il abattait les animaux d'une autre façon que leurs propres bouchers, il préparait ses mets en respectant des prescriptions particulières, il célébrait d'autres fêtes obéissant à un autre calendrier, et surtout – ceci étant le plus incompréhensible – il s'opposait aux autres religions en ne faisant aucune propagande pour la sienne. Or, quand un homme se ferme et interdit à autrui tout regard dans son être, il provoque la méfiance

et la haine. Mais puisqu'il s'agissait d'un peuple entier qui se retranchait et s'isolait de la sorte, cela suscitait nécessairement chez les autres, en particulier dans les classes inférieures, toujours plus superstitieuses, la croyance que ce peuple avait quelque chose de spécial, qu'il avait quelque chose à cacher. Ce furent donc pour l'essentiel les coutumes religieuses, la stricte orthodoxie, cette façon farouche et impénétrable d'exhiber sa particularité, qui continuèrent à alimenter la haine des Juifs jusqu'au XIX^e et au XX^e siècle.

Vint alors ce qui fut appelé l'émancipation. Le Judaïsme européen se transforma, il s'adapta. Il se défit de ce qu'il avait de mystérieux et se mêla librement aux autres peuples. Après s'être tenu à distance pendant des siècles, il chercha tout d'un coup à s'adapter aux hommes avec lesquels il habitait et il vivait. La grande masse des Juifs citadins se détacha des prescriptions millénaires de la Bible, ils se vêtirent, s'alimentèrent, parlèrent et écrivirent comme les autres, et c'est peut-être uniquement à quelques moments très archaïques de la vie, à l'occasion d'une naissance ou d'une mort, que les Juifs libéraux manifestaient encore le lien qu'ils avaient avec le Judaïsme. Voilà qui paraissait faire tomber l'ultime barrière et ouvrir la voie de l'universelle fraternisation. Avec une rapidité dont les dangers ne nous apparaissent qu'aujourd'hui, les Juifs d'Europe occidentale firent ainsi leur entrée dans la vie spirituelle des nations. Il est inutile que je vous cite les noms, leur simple énumération prendrait une heure, de tous les Juifs qui ont conquis en un siècle des positions dominantes dans les domaines de l'art, de la science, de la médecine, du droit, de la politique, de l'économie et des affaires, que je vous dise quel stimulant représente désormais l'activité longtemps réprimée des Juifs dans la vie spirituelle européenne. Dès le moment où les Juifs s'assimilèrent à la bourgeoisie, la manifestation visible de l'unité du Judaïsme avait disparu, et celui-ci cessait du même coup de donner prise aux attaques de ses adversaires. La haine organisée des Juifs paraissait prendre fin avec le renoncement du Judaïsme à la forme visible de son organisation, et vous comprendrez facilement que le milieu juif bourgeois, libéral et démocratique, qui rêvait avec un merveilleux optimisme d'une assimilation totale, fût dans une telle colère en voyant que l'un des siens soulevait à nouveau une question juive qui avait cessé depuis longtemps d'en être une pour eux et n'était plus qu'un problème réglé appartenant au passé.

Ils avaient oublié une chose : avec le Judaïsme, l'antisémitisme

avait lui aussi changé, il avait abandonné le terrain religieux, auparavant son objet de prédilection, pour se déplacer sur le terrain social et ethnologique. Si les Juifs s'étaient autrefois fait remarquer en se séparant et en se tenant trop ostensiblement à l'écart de la vie des autres peuples, voici qu'ils se faisaient à nouveau remarquer par leur impatience, comme s'ils voulaient rattraper mille ans d'un seul bond, parvenant en quelques décennies à forcer l'entrée de la vie intellectuelle et culturelle et à s'y imposer. Comme ils faisaient tout – inconsciemment et dans l'intention la plus honnête – pour se rendre méconnaissables, l'antisémitisme se voyait contraint de faire en sorte qu'on les reconnût de nouveau. Il en résulta un déplacement complet du problème, et d'une nature bien plus dangereuse. Ce n'était plus la différence de religion qui servait de prétexte, mais une différence et une infériorité prétendues d'essence. Ce n'était plus la foi des Juifs dont on proclamait le danger, mais leur sang. Il est malheureusement inutile d'expliquer quelles théories on inventa pour légitimer l'exclusion des Juifs de la vie intellectuelle en Allemagne et dans d'autres pays. Elles ont trouvé un écho bien trop large pour qu'il soit encore nécessaire de les expliquer. Ce serait perdre son temps que de discuter du nouvel idéal de pureté raciale dans un monde qui est le creuset de tous les peuples et de toutes les tribus imaginables depuis mille ans, un monde où même les empereurs et les rois de la vieille Europe ne réussissent pas à attester cet idéal du non-mélange. Il serait absurde de polémiquer contre une théorie qui ne manquera pas de se révéler à la longue impraticable. Il est en revanche essentiel de faire preuve d'honnêteté et de franchise, et si nous regardons les faits en face, force est de constater qu'à l'heure actuelle cette idéologie a acquis une force et un pouvoir énormes, qu'elle est devenue religion d'État dans un État de soixante-dix millions d'hommes et que son pouvoir d'agitation va bien au-delà des frontières de cet État. Et nous nous rendrions coupables de mensonge et de lâcheté si nous refusions de reconnaître qu'elle représente un grave danger non seulement pour la vie économique, mais aussi pour la vie spirituelle des Juifs, et qu'après une période d'optimisme la nation juive est entrée dans une des crises les plus graves de son histoire plusieurs fois millénaire. Rien ne serait plus dangereux que de nier à quel point cette explosion inattendue de haine nous trouble et nous bouleverse jusqu'au plus profond de la vie de chacun. Et puisqu'à l'heure qu'il est nous ne pouvons la

supprimer dans le monde extérieur, puisqu'elle existe, qu'elle est puissante, qu'elle est même victorieuse et triomphante, notre seule et unique tâche consiste à lui résister dans le monde intérieur. Jamais plus qu'aujourd'hui, le Judaïsme dans son ensemble et chaque Juif en particulier n'a eu un tel besoin de force et de fermeté d'âme, et toute notre énergie doit s'attacher à nous conserver l'une et l'autre.

La première condition pour affronter un danger me semble être d'en mesurer toute l'étendue. Nous n'avons donc pas le droit de nous cacher que le danger auquel nous sommes exposés est immense : il est même possible que cette tempête n'ait pas atteint son paroxysme. Nous devons de surcroît avoir l'honnêteté de reconnaître que face à cette crise nous sommes intérieurement plus faibles et moins bien armés que ne l'étaient les générations précédentes, que nous fait défaut pour résister ce qui était auparavant d'une grande aide spirituelle.

Car nos pères et nos ancêtres avaient une aide que nous n'avons pas, une aide en eux-mêmes, une foi qui n'est plus tout à fait la nôtre, ils voyaient un sens dans leur souffrance, un sens pour lequel ils vivaient et pour lequel ils étaient prêts à mourir, ils avaient la foi biblique, ils avaient la religion. C'était pour eux une chose avérée et une certitude qui coulait dans leur sang qu'eux-mêmes, le peuple juif, le peuple élu de Dieu, étaient plus sages, plus justes, plus pieux et plus purs que tous les autres peuples de la terre, et ils étaient prêts à se faire tuer pour cette foi plutôt que d'y renoncer. Pour eux, la Bible était la vérité de Dieu, et c'est pourquoi, sur le bûcher, ils pressaient contre leur cœur le rouleau de la Thora. Souffrir était pour eux souffrir pour la vérité, et leur mort était un témoignage en faveur du Dieu unique, qui avait choisi ce peuple et nul autre, cette langue et nulle autre, cette religion à l'exclusion de toute autre pour se révéler vraiment au monde. De ce fait, leur souffrance avait un sens profond, un sens reconfortant, et leur foi devint une force qui les préservait et les portait à travers les temps.

Cette force, inutile de nier que nous ne l'avons plus, nous ne croyons plus que nous sommes le seul peuple élu de Dieu, meilleurs, plus intelligents, plus justes, plus nobles que les autres nations, nous ne croyons plus que nous sommes les seuls à qui Dieu parlerait et qu'il aurait créé le monde pour notre usage exclusif. Nous avons perdu cet orgueil, ce fanatisme, cette folie de l'unique, nous sommes devenus plus justes avec toutes les autres religions et les autres

nations, bien qu'elles fussent souvent iniques avec nous. Nous ne croyons plus que le salut du monde nous est réservé et la Bible n'est plus le seul livre dans lequel nous cherchons la vérité. Le reconnaître nous a peut-être rendus plus humains, plus humanitaires de conviction, plus fraternels avec toutes les autres nations, mais ne croyant plus, avec la même passion et la même évidence que nos ancêtres, que nous sommes infaillibles et insurpassables, nous sommes aussi devenus plus faibles qu'eux. Notre souffrance n'a plus de sens, alors qu'elle en avait un pour eux, ce n'est plus l'épreuve imposée par Dieu pour nous maintenir purs et nous éprouver, cette souffrance nous semble dépourvue de sens, c'est une folie des hommes et non plus la volonté de Dieu. Peut-être qu'aujourd'hui nous souffrons plus d'être humiliés, parce que cette superbe nous fait défaut. Nous sommes devenus plus faibles dans notre âme depuis que nous avons perdu la foi.

Aussi cette nouvelle épreuve ne peut avoir qu'un sens, qui est de nous obliger à créer une nouvelle croyance et, partant, acquérir une énergie nouvelle. Puisque le destin nous frappe en commun, nous devons rechercher une nouvelle forme de communauté, qui soit aussi forte que le fut autrefois la religion. Mais cette communauté ne doit pas être purement extérieure, car ce n'est pas à l'aide de mesures extérieures, c'est uniquement de l'intérieur qu'il est possible de surmonter une crise. Seule l'âme d'un homme, seule l'âme d'un peuple peut vaincre sa détresse. C'est pourquoi, me semble-t-il, il ne faudrait surtout pas considérer que la Palestine est la seule et unique solution, si grande, si clairvoyante et si prophétique qu'ait été l'idée de Theodor Herzl. C'est certainement un immense acquis qu'il y ait aujourd'hui une patrie pour des milliers de personnes expulsées, c'est une bénédiction pour tous ceux qui ne veulent plus vivre sous le poids de la haine, du mépris et de l'exaction, qui aspirent à posséder une terre à eux, pour leurs enfants et les enfants de leurs enfants. Au-delà, la Palestine est aussi d'une grande importance car elle est un lieu idéal de convergence pour toutes les entreprises juives, un lieu d'origine et d'unité pour cette nation dispersée à tous les vents du monde. Ce peut être un refuge pour tous ceux qui sont las, mais aussi un lieu de travail pour les plus énergiques et les plus croyants. Et maintenant que ce lieu est établi, nous sentons aussi combien il est devenu nécessaire pour le destin du peuple juif et que ce fut un instant béni dans la vie de la nation,

lorsque Theodor Herzl, qui n'avait été jusque-là qu'un écrivain aimable et talentueux, se décida à passer de l'idée au mot et du mot à l'acte. C'est un grand idéal, mais sa validité n'est pas universelle, elle ne peut également concerner chacun de nous. Car aux yeux de beaucoup d'entre nous, cet idéal apparaîtra peut-être comme une régression, comme une langue qui nous est devenue étrangère, un retour en arrière dans un pays qui nous conquiert par mille souvenirs, et qui n'est pourtant plus tout à fait notre patrie, un retour à un nouveau nationalisme, alors qu'au plus intime de nous-mêmes nous espérons que l'idée du nationalisme étriqué et fermé ne tardera pas à disparaître, qu'il doit céder la place à une nouvelle époque panhumanitaire. Heureux ceux qui s'y sentent heureux et y trouvent l'accomplissement ! Mais cette terre est trop étroite pour enfermer la totalité de la nation juive, et beaucoup d'entre nous se sont trop éloignés de cette patrie originaire, se sont trop enracinés dans d'autres pays et dans d'autres langues pour vouloir à nouveau les quitter. Et tandis que certains trouvent sur cette terre la possibilité d'un renouvellement constructif, nous avons nous aussi une tâche à accomplir, qui n'est pas moins difficile que la leur : même sans terre qui nous soit propre, même sans avoir leur foi orthodoxe, c'est celle d'accomplir le sens de notre communauté intérieure et d'être spirituellement à la hauteur d'une crise aussi grave.

Cette tâche est tout aussi difficile, et elle lance un défi – c'est ce que nous y gagnons – à la totalité de nos forces intérieures. Tous ceux qui ont eu récemment l'occasion de rencontrer les Juifs d'Allemagne et des pays limitrophes ne pouvaient qu'être bouleversés de voir dans quel état de désarroi mental et spirituel se trouvaient tous ces gens ne sachant plus que faire. La secousse avait été trop violente, trop inattendue, comme une sorte d'attaque par surprise. Car tout ce qui constituait les fondements organiques d'une vie s'était mis à vaciller en une nuit. L'un avait perdu son travail, l'autre sa possibilité d'agir et presque tous, ce qui est encore plus dangereux, toute foi dans la justice humaine et divine. On aurait sans doute bien du mal à trouver dans le cours de l'histoire humaine une situation équivalente, où autant d'hommes eussent été atteints en même temps dans leur sensibilité vitale comme le sont aujourd'hui les Juifs allemands, moralement exclus et privés de leurs droits. C'est à dessein que je laisse de côté les dommages matériels, les pertes d'argent, de biens, de considération et d'influence, car tout ceci est arrivé à une infinité

d'autres au cours de ces dernières décennies de tempête économique. Mais le bouleversement psychique et spirituel est incomparablement plus cruel, et l'on peut redouter qu'il ne produise un nouveau danger pour l'âme juive, une psychose, une affection des plus graves. On peut déjà enregistrer certains symptômes chez presque chacun de ceux qui sont touchés et plus encore chez tous en tant que masse. Et comme il s'agit d'un bouleversement spirituel, il me semble que le devoir de tous les hommes de pensée est de lui consacrer toute l'attention imaginable et de lui opposer à temps toutes les forces dont ils disposent.

La grave maladie qui affecte désormais d'innombrables Juifs est un sentiment d'insécurité, un sentiment d'infériorité. Celui-ci menace le peuple juif depuis des centaines et des centaines d'années, ce peuple toujours en butte à l'hostilité et à l'oppression, toujours sur la défensive. Il a trop longtemps rongé notre force à la racine, il a rendu malheureux et rabaissé d'innombrables êtres des siècles passés, leur donnant un regard soumis, un pas craintif, des nerfs anxieux. Au siècle dernier, nous espérions déjà que cette vieille maladie du ghetto avait été définitivement vaincue dans l'organisme de notre peuple. Nous pensions qu'en Allemagne et partout ailleurs, grâce à ce que nous avons accompli dans tous les domaines de la vie culturelle : littérature, musique, peinture, science, sport et dans la vie publique du cosmopolitisme, nous avons conquis le droit d'être traités en égaux, que les races et les classes s'étaient définitivement dissoutes dans l'esprit d'une nouvelle démocratie plus humaine. Nous voyions déjà une jeunesse pleine d'entrain, nous vivions déjà librement, sereinement, sans souci, avec le sentiment agréable d'œuvrer fraternellement avec les autres habitants de cette terre au progrès moral de l'humanité. Ce violent revers fut d'autant plus cruel pour beaucoup d'entre nous, et aussi fou que cela puisse vous paraître, vous trouverez nombre de Juifs en Allemagne dont on pourrait dire qu'ils approuvent par faiblesse de l'âme la haine et l'agression dont nous sommes l'objet, dans la mesure où ils cherchent à retrouver en eux-mêmes les caractéristiques inférieures que leur attribue l'antisémitisme. Nombreux sont ceux qui ont fini par céder à l'amertume, ajoutant la solitude intérieure à l'isolement extérieur. Ils ont commencé à se haïr eux-mêmes parce qu'on les hait et plus que la méchanceté de leurs adversaires ce sont eux qui se tourmentent dans leur âme, qui se demandent s'ils ne seraient pas coupables d'une façon ou

d'une autre, si le peuple juif ne serait pas tout compte fait un peuple problématique en lui-même, encombrant et dangereux pour les autres peuples. La très ancienne mélancolie, le pessimisme lourd qui pèse depuis des siècles sur notre peuple de souffrance et d'épreuves, ce pessimisme est redevenu cruellement vivant chez beaucoup durant ce siècle.

Cela représente naturellement un formidable danger pour la force et la sécurité de notre race, et il est de notre devoir de combattre cette propension à se tourmenter, cette méfiance de soi-même avec toute la force de notre esprit, avec toute la passion de notre croyance. Mais il suffit d'observer les êtres souffrants et opprimés, les êtres qui ne se font plus confiance, pour savoir que chez eux le sentiment d'infériorité se réfugie souvent dans un orgueil exacerbé, dans un sentiment accru et même exagéré de soi-même. Plus souvent que jamais, on entend dire aujourd'hui des choses que l'on n'a jamais entendues dans la bouche des générations juives du passé, des formules telles que « Je suis fier d'être juif » ou « Être juif et rien d'autre, voilà ce que je souhaite ». On lit aujourd'hui, à une époque où les Juifs sont traités en inférieurs, des considérations cherchant à établir qu'ils sont finalement supérieurs à toutes les autres races et les autres nations. Mais pour qui a l'oreille plus fine, il est sensible que cette façon bruyante de célébrer le Judaïsme comme ce qu'il y a de meilleur, de plus noble et de plus pur sur la terre, comme la seule nation dans son droit et entre toutes les nations victime de l'injustice, que ces formes indiscrettes d'autocélébration sont artificielles, tout sauf authentiques. Dans cette façon enthousiaste de célébrer à grands cris la splendeur et la magnificence du Judaïsme, il y a quelque chose qui fait penser à la technique ingénue des enfants, lorsqu'ils chantent à tue-tête dans la forêt parce qu'ils ont peur. Et de même que nous devons combattre en chacun de nous et globalement le très authentique pessimisme juif, il nous faut aussi repousser sur-le-champ cet optimisme, dont l'authenticité est malheureusement discutable, dès qu'il déborde ses limites et se mue en arrogance juive. Dès le moment où nous soutenons, aujourd'hui encore, que nous sommes réellement le peuple élu de Dieu, supérieur à tous les autres peuples, nous donnons raison à ceux qui souhaitent, de leur côté, nous mettre dans une situation particulière. Nous donnons ainsi notre aval et notre appui aux livres des théoriciens racistes, nous nous enfermons dans un nouveau ghetto en nous

isolant des autres peuples par orgueil, exactement comme ils veulent nous séparer d'eux dans la haine. Si nous voulons vivre en paix, en amitié et en concorde avec les autres peuples et les autres religions, dans un esprit vraiment démocratique, nous n'avons pas le droit de nous attribuer arbitrairement quelque propriété aristocratique que ce soit, de même que nous refusons de nous laisser traiter d'ilotes et de race inférieure.

Ce n'est pas l'orgueil du particularisme, mais le plaisir de partager ce qui est commun qui rend possible la vraie démocratie. Aussi devons-nous, chacun en particulier et tous ensemble, nous garder de tout isolationnisme arbitraire. C'est pourquoi je condamne la haine dans le combat que nous devons mener pour notre liberté intérieure. Lorsque l'abominable fléau s'abattit sur les Juifs allemands, nombre d'entre eux n'eurent d'autre recours pour combattre cette terrible atteinte à leur fierté, à leur sensibilité d'homme, que celui de se réfugier dans une explosion de haine. Leur première impulsion fut de rompre à jamais avec le peuple qui leur avait infligé cette humiliation quasi intolérable, de cesser toute relation avec lui et de rendre aveuglément coup pour coup pour se venger de cette agression meurtrière contre leur honneur.

Or, contrairement à beaucoup de mes frères de sang qui me contrediront, je crois que cette explosion passionnelle n'est pas la position juste que nous devrions adopter. Car je hais la haine, qui me semble être un mouvement indigne d'un homme de pensée et de religion. Je crois qu'un homme qui s'adonne durablement au sentiment de la haine est un homme qui perd une partie de sa force morale, et je crois en plus – position que j'ai déjà soutenue pendant la Première Guerre mondiale – que la haine ne doit jamais être dirigée contre une communauté entière. Une nation ou une race dans son ensemble ne doit jamais être tenue pour responsable des actes commis par ceux qui la dirigent.

Je sais très bien qu'il est naturel de haïr celui qui nous a blessés, que la haine contribue à nous délivrer du sentiment d'avoir souffert une humiliation. Mais je crois qu'à la longue une attitude semblable est indigne de nous. Nous sommes un vieux peuple, et notre expérience remonte à des temps très anciens. Pendant trois millénaires, nous avons subi l'hostilité de nombreuses nations, certaines disparues depuis bien longtemps, l'hostilité des Égyptiens et des Chaldéens, des Romains et des Espagnols, celle des Français, des Allemands et

des Russes. On aurait du mal à trouver une ville européenne dans laquelle nos ancêtres n'auraient pas été brûlés sur un bûcher, une route que n'auraient pas empruntée nos prédécesseurs pour fuir en exil. Pourtant – et c'est la fierté du peuple juif – nous ne sommes pas devenus un peuple haineux. Nous avons aimé le pays dans lequel nous vivions, nous avons aimé la langue que nous parlions. En tant que Juif, je trouve que c'est une noblesse de notre peuple d'avoir toujours été le maître et non l'esclave de ses souffrances, de n'avoir jamais argué de l'injustice subie pour devenir l'ennemi permanent du peuple qui nous blessait. Nous avons toujours vécu en amis reconnaissants parmi les peuples qui avaient fait du tort à nos pères et à nos ancêtres, et j'espère que les dispositions d'esprit régnant aujourd'hui en Allemagne, qui ont pour les Juifs que nous sommes des conséquences si affligeantes, ne dureront pas éternellement.

Si tant d'hommes de notre génération ont été touchés et blessés au plus profond d'eux-mêmes, qu'au moins ces blessures ne soient pas envenimées par la haine et ne mettent pas en danger l'organisme et l'attitude spirituelle de notre peuple pour de nombreuses années.

Certains seront peut-être d'un autre avis, en particulier la jeunesse, qui rêve aujourd'hui de combattre. Elle se réfère à l'époque héroïque des Maccabées¹, à toutes les légendes traditionnelles du courage agressif et défensif, mais l'héroïsme juif, les guerriers et les Maccabées, pardonnez-moi de le dire, n'ont jamais sauvé le peuple juif que pour une courte, une très courte durée. Ce n'est pas la force des armes, mais celle de l'esprit qui a toujours fait notre force : ce n'est pas d'avoir bataillé à mort avec d'autres peuples et d'autres tribus en des temps mythiques, ce n'est pas cela qui a donné au peuple juif une mission particulière dans le monde, mais c'est d'avoir créé la Bible, les lois, les chants des prophètes, et c'est son œuvre la plus haute, son œuvre éternelle, l'idée d'un Dieu invisible. C'est le principe contemplatif, le grand renoncement et la concentration exclusive sur la sphère intérieure qui a toujours fait la vraie force de cette race, depuis les Sages de la Bible jusqu'à Spinoza et aux savants d'aujourd'hui. Ce n'est pas l'inquiétude juive, la terrible impatience nerveuse et ce désir de réussite rapide, source de tant d'hostilité à

1. Famille juive qui conduisit la résistance à la politique d'hellénisation forcée pratiquée au II^e siècle av. J.-C.

notre endroit, qui constitue la forme vraie et juste de notre attitude dans la vie, mais c'est précisément la sérénité à laquelle sont parvenus nos grands philosophes et les innombrables maîtres tranquilles et saints de communautés anonymes en menant une vie totalement soumise au principe éthique. Je crois qu'aujourd'hui rien ne serait plus profitable au peuple juif, et ce serait de surcroît l'attitude la plus juste, que de prendre une certaine distance par rapport au monde extérieur. J'entends par là de maîtriser sa propre impatience, sa nervosité psychique et son avidité, le grand art de vivre sans se faire remarquer, que nos ancêtres plus sages ont toujours su pratiquer. Puisqu'en effet le soupçon pèse sur nous, et en partie à bon droit, de vouloir réussir trop vite, trop fiévreusement, chacun d'entre nous devrait faire preuve de retenue et la recommander aux autres, le riche ne pas étaler trop ostensiblement sa richesse, l'artiste éviter les consécration trop bruyantes, le sage ne pas trop se vanter de sa sagesse, et avant tout renoncer à vouloir diriger politiquement les nations au sein desquelles nous vivons. Rien n'a été plus funeste pour l'évolution de la situation en Allemagne que le formidable essor des politiciens juifs consécutif à la révolution. Rien dans l'histoire millénaire du Judaïsme n'a été aussi funeste que son amour du visible, de l'éclat et de la magnificence, de la réussite bruyante et perceptible. Et si nous lisons la Bible, le plus ancien de nos livres, nous reconnaitrons que les chefs et les prophètes juifs ont mené un combat perpétuel contre cette funeste passion. Le peuple juif a toujours tenté d'échapper au plus élevé de ses principes, celui de vénérer l'invisible, le haut fait invisible, le bienfait invisible, l'éthique invisible, le Dieu invisible. Les Juifs ne cessent de vouloir s'ériger des idoles, parce qu'il est beaucoup plus commode de s'agenouiller devant le Veau d'or ou de s'incliner devant les dieux en pierre de la gloire. Et il y a toujours un moment où les chefs spirituels de ce peuple se voient obligés de briser ces idoles, d'essayer de ramener à sa vraie mission intérieure ce peuple inquiet et impatient, qui veut toucher le divin de ses propres mains. Et de grandes et cruelles épreuves comme celle qui frappe aujourd'hui le peuple juif sont peut-être nécessaires pour le ramener à plus de modestie, pour empêcher qu'il ne se surestime, pour nous détourner une nouvelle fois de l'extérieur et du superficiel, nous faire retrouver notre intériorité, renouveler les forces de notre âme. Il est un art connu des hommes depuis des millénaires, qui consiste à utiliser des poisons

pour en tirer les meilleurs remèdes, pourvu que l'on sache les doser et les lier comme il convient. Aussi est-il possible que ce danger, le plus terrible de ceux auxquels eut affaire le peuple juif depuis des dizaines, voire des centaines d'années, donne naissance à une rénovation intérieure, il est possible que ce qui cherchait à nous détruire devienne, en un sens supérieur, un principe de conservation. C'est à trouver ce sens que nous devons à présent nous attacher. Cette tâche ne peut être accomplie en commun, et que personne n'espère qu'un autre l'accomplira à sa place. Personne ne peut croire aujourd'hui à l'existence d'un remède universel, qui vaudrait pour tous. Aucune règle ne permet aujourd'hui aux Juifs de savoir comment se comporter, comment affronter la difficulté du moment. Non, nous n'avons pas cette facilité. Nous devons nous prendre en quelque sorte chacun par la main, nous scruter nous-mêmes, trouver en nous, et les accroître, les forces les plus pures qui nous permettent d'agir avec désintéressement. Or celui qui sert ainsi dans l'invisible, sera celui qui sert mieux que tous le sens et la mission de notre peuple, lui seul accomplit intégralement en lui-même l'idée du Dieu invisible.